

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 212-218

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

Pas de chance ! j'arrive à la fin de la série des chroniqueurs et je me demande ce qui restera à dire des exploits de mes camarades qui, lorsqu'ils offraient une cible opportune aux flèches malicieuses de la critique ou de l'ironie, n'ont pas manqué de devenir le point de mire d'observateurs heureusement très attentifs. En cette fin de printemps malcommode et capricieux, je suis presque à me demander s'il ne vaudrait pas mieux qu'une neige solide vînt déposer sur la terre toutes les rançunes des nuages en mal de stabilité entre les Dents du Midi, le Catogne et la Dent de Morcles. On aurait ainsi quelque chose comme le franc mauvais temps qui accueillit les pensionnaires des Giettes au cours des vacances de Pâques. On se souvient que ces messieurs, sous la conduite de M. Terraz et la paternelle vigilance d'un Préfet de la Congrégation en pleine forme de skieur, vécurent là-haut des jours... de pluie. Vogel n'en fut pas moins de fer, les Siegrist et les Schuler d'un tempérament frisant le stoïcisme et M. Terraz confia à son appareil photographique toutes ses impressions.



Au fait pourquoi revenir sur cette ancienne histoire qui n'intéresse plus personne ? Tout simplement pour encadrer la photographie.

J'ai hâte de revenir au collège. Tant de portes y conduisent, y compris celles de l'Abbaye dont deux clichés illustreront la page suivante. Au mois de mai toute la gent écolière participe au labeur écrasant des futurs maturistes. Ces derniers communiquent à leurs camarades une certaine part de leur émotion à retardement, sinon de leur travail. Quand il s'agit des physiiciens, plutôt longs cette année — pensez à Pépel, Queloz (1 m. 98 quand les cheveux sont dressés sur la tête au contact des problèmes de mathématiques), Vogel, etc. — le mouvement va de



haut en bas, tandis qu'il suit une direction inverse quand il est question des syntaxistes, ces « miteux », dit Maurice Brahier en pensant aux fleurs qu'il fait sur les champs de tir fédéraux. Restent les humbles de III^e Commerciale ; m'est avis qu'ils sont les vrais sages, ayant reçu pendant deux ans conseils et instruction d'un maître qui ne leur ménage ni sa peine, ni ses corrections.

Il arrive que des petits se demandent ce que peuvent bien étudier ces physiciens curieusement assis sur les murs de la Grande-Allée ou au bord du parc à marmottes. Koller se doute qu'ils font de la philosophie et, comme il n'est pas du tout curieux, il s'adresse à un chanoine pour lui demander la différence qu'il y a, en philosophie, entre lui et un bois de lit. Ne

comprenant rien à la réponse du docte professeur il donne sa langue au chat et décide de scruter les problèmes historiques qui lui conviennent mieux.

D'autres gosses, aussi peu soucieux de science que de discipline, préparent leur maturité à venir sur le paillason des portes de classe, gémissant et pleurant leurs fautes et leurs incartades. On dit qu'ils redoutent par dessus tout le passage inopiné de M. le Recteur dont le regard les foudroie.

Lorsqu'arriva le premier jour des Rogations, les candidats au diplôme ou au « passage », ainsi que s'exprime M. Saudan dont les prétentions des syntaxistes indignent le sens de la mesure



prirent place dans trois salles spéciales où ils purent à leur aise confier au papier les fruits savoureux de leur esprit mûr et de leur mémoire ivre de règles, de formules, d'expressions, de mots. Que se passa-t-il dans ces officines de la fièvre intellectuelle ? Nul ne sait le dire et les surveillants « ad hoc » ne communiquèrent pas à leur entourage les impressions que de si longues heures d'inspection attentive durent certainement provoquer en eux. Quoi qu'il en soit, nos camarades à la peine nous enviaient peut-être, nous qui accomplissions, à la même heure, d'autres devoirs moins astreignants bien que tout aussi sérieux.

Durant les premières heures du matin, en effet, les pèlerins des paroisses voisines de St-Maurice arrivaient en Agaune pour prendre part à la grande et solennelle procession des Rogations. Nous en fûmes, évidemment, et nous joignîmes nos prières à celles des fidèles qui imploraient la bénédiction du ciel sur les fruits de la terre. Qu'il est beau ce cortège de la supplication où les châsses des martyrs portées par les Chanoines à travers les rues invoquent à leur manière, qui est puissante et bonne, le pardon et la grâce de Dieu.



L'après-midi de ce jour il y eut congé, pour respecter la coutume. Promenade sans histoire, comme tant d'autres. Au retour, il fait bon s'asseoir auprès du jet d'eau et écouter distraitement le clapotis des gouttes qui s'écrasent dans la vasque mouvante où brillent les poissons rouges.

Le programme du 29 mai était chargé. Les congréganistes se rendirent en pèlerinage à Notre-Dame du Scex, le matin. Plus d'une vingtaine d'approbanistes furent admis, en cette circonstance, dans la Congrégation de la Sainte Vierge. Le chœur du lycée, dirigé avec talent par Gérard Glasson, exécuta plusieurs motets au cours de la messe.

Quelques semaines auparavant les footballeurs du Collège ayant réussi à vaincre les Juniors monthaysans à St-Maurice, il convenait que ces derniers reçussent à leur tour la visite de nos joueurs. L'entraîn ne leur faisait pas défaut, mais le voyage en

« Tonkin » ne leur fut pas favorable et leurs chances de succès s'évanouirent comme la fumée de la locomotive à mesure qu'ils approchaient de Monthey. Les nôtres rentrèrent battus, à la grande déception du capitaine Cottier qui mijota pendant quinze jours les plus noirs projets d'une vengeance exemplaire. Maintenant on a perdu le souvenir de cet accident qui ne diminue en rien la glorieuse série des victoires de l'Helvétia cette saison.

Tandis que les matcheurs jouaient leurs petits Trello et Amado sur le terrain de sport monthey-san, il y avait d'autres gentlemen qui faisaient la belle jambe dans un lieu plus sélect et plus conforme à leurs goûts. Est-il nécessaire de dire que c'était la fleur — on l'a prétendu, et je ne répète que ce que j'ai entendu dire — de l'« Agaunia ». Les Dames de Ste-Clotilde, à Aigle, recevaient S. E. l'ambassadeur de France et donnaient, à cette occasion, une matinée littéraire du meilleur goût. Invités, les Agauniens ne voulurent pas se priver d'un spectacle qui s'annonçait, et qui fut, un régal.

La fin de mai, qui avait déjà été si fertile en événements de genres très divers, nous réservait encore, pour son dernier jour, une petite fête plutôt rare. Dès la veille, Messieurs les Recteurs des collèges de la Suisse tenaient à l'Hôtel de Ville de St-Maurice leurs assises annuelles. On le sait, M. le Chanoine Rageth, notre Recteur, préside depuis l'année dernière la Conférence de ces puissants chefs de l'enseignement secondaire. Qu'il s'acquitta de son rôle avec compétence et brio, les journaux nous l'ont appris, car il ne nous appartenait pas de suivre les graves délibérations de ces messieurs et nous ne pouvons dès lors que nous rapporter aux appréciations de la presse. C'est ainsi qu'on sut également que M. le Chanoine Dupont Lachenal entretint sagement ses auditeurs d'« Agaune vue par ses hôtes au cours des siècles », et que M. Robert-Benoît Cherix, professeur à l'Université de Fribourg, leur présenta une magnifique étude sur « le culte de la beauté au collège ». La partie récréative — est-il permis d'employer ce terme quand il est question de Recteurs ? — ne fut pas négligée. Hôtes de l'Etat du Valais, représenté par M. le préfet Charles Haegler, le lundi soir, ils furent, le mardi, les invités de S. E. Mgr Burquier à l'Abbaye même. Après le dîner, le chœur-mixte et la fanfare du collège donnèrent un concert en leur honneur, et, en français, en latin et en allemand MM. les Recteurs des collèges de Neuchâtel, Bâle et Berne nous adressèrent successivement la parole. Je ne cacherai pas ma sympathie pour ces orateurs qui voulurent bien nous gratifier d'une après-midi de congé, et particulièrement pour M. le Recteur de Bâle qui, s'exprimant en un latin très doux, nous montra que la culture classique n'est pas l'exclusif apanage des théologiens ou des philosophes, mais de tout homme cultivé.

Le 1^{er} juin fut signalé par la traditionnelle promenade du soir, avec fanfare et tambours. On respire déjà un petit air de vacances quand, dans la cour de St-Joseph, les musiciens de M. Revoz font résonner leurs cuivres dont les notes aiguës ou basses,



tranchantes ou calmes égaient le parterre et contraient les derniers rayons du soleil qui donnent aux feuilles du saule pleureur des reflets clairs au milieu de l'eau tombante.

Le lendemain il pleuvait. Désolation pour les membres de la fanfare qui renoncèrent à leur promenade prévue pour ce jour. Les physiciens y gagnèrent puisqu'ils purent commencer les exercices de leur retraite de fin de collège, prêchée avec beaucoup d'éloquence et de cœur par le R. P. Schaff, dominicain. Un seul petit incident vint les distraire, oh ! un incident très élevé car il s'agissait de rien moins que de la fâcheuse posture dans laquelle s'était mis un excellent Lausannois répondant au nom de Bettin, que l'amour des rochers avait poussé à une varappe dangereuse dans les environs de la chapelle

du Scex. Il fallut toute la technique des rappels en montagne pour dégager notre homme de son immobilité forcée, et M. Zarn eut ainsi l'occasion de déployer ses talents d'alpiniste réputé. Sans compter qu'au pied de la roche M. le Recteur et M. le Directeur étaient prêts à cueillir dans leurs bras les victimes possibles d'un accident éventuel... ils ne reçurent qu'une pluie de cailloux. Le plus ennuyé de l'affaire ce fut encore le surveillant des externes, M. Surdez, qui eut la douleur de constater, après coup, que son subordonné malchanceux n'avait pas eu la chance d'entendre la lecture du règlement au début de l'année scolaire.

Il n'est permis à personne d'ignorer que le football tient une grande place dans les préoccupations des étudiants. On nous le reproche parfois, mais sans beaucoup de succès. Ne vaut-il pas mieux s'intéresser aux exploits de nos représentants à la Coupe du monde que de rêver à mille autres bagatelles plus dangereuses parce que moins ouvertes et moins franches ? Du reste le chef du Département militaire fédéral et le président du Conseil national n'en font-ils pas autant ? Voilà pourquoi les phases pathétiques des deux matches qui opposèrent la Suisse à l'Allemagne, à Paris, les 4 et 9 juin, ont été suivis par nous avec une ferveur patriotique. Cherubino ne vivait que pour Amado et les autres n'auraient pas hésité à correspondre au

désir de Me Suès qui voulait qu'ils embrassassent Trello. Ah ! si vous aviez pu assister au délire d'acclamations qui saluèrent la victoire des Suisses ! Hélas, il a fallu que la Hongrie vint refroidir cet enthousiasme en battant nos vaillants porte-couleurs ! On se consola tout de même en pensant que la Hongrie n'est pas l'Allemagne de M. Hitler !

Ces histoires sportives ont failli me faire oublier de signaler en passant que la fête de la Pentecôte a été célébrée en grande pompe à l'Abbaye. Monseigneur célébra l'office pontifical et le R. P. Schaff prononça un splendide sermon.

Le lundi de Pentecôte la saint Norbert retint l'attention des humanistes qui s'en allèrent à Vernayaz, deux jours plus tard, fêter leur professeur. On affirme que Lamunière y joua un rôle brillant et que les lunettes noires de M. Viatte en devinrent plus claires...

Revenons au lundi. Les disciples de M. Revaz partirent en promenade : Monthey, Val d'Illiez, Champéry. Partout ils jouèrent avec entrain et ravirent leurs auditeurs. Relevons la gentillesse de quelques-uns d'entre eux, notamment de Mme et de M. Gaist, et l'accueillante réception de Mme Défago, à l'hôtel « Beau Séjour », à Champéry. Tout se passa dans la gaieté et les chants. Et le soir Paulou se donnait un « satisfecit » plein de promesse : « Quand le président va, tout reva ». C'est à peu près comme dans le bâtiment !

Les fanfarons étant en ballade, les autres se résignèrent à faire de même. La résignation était même si parfaite que Grosch en riait déjà le matin. Grondé par M. Guélat le pauvre gosse eut non seulement le don de ne pas s'émouvoir, mais même le front de sourire. Le professeur demanda à son élève la raison de cette impertinence. Réponse : « Je n'écoutais pas ce que vous me disiez, Monsieur, mais je pensais au congé de cet après-midi ». C'est sûr, il fallait y songer, et certains principistes ne sont pas les moins prévoyants.

La fête de Monseigneur Burquier est célébrée avec ferveur au collège. Réunis en étude des Grands tous les élèves présentèrent leurs vœux à Son Excellence par l'intermédiaire de Gérard Glasson qui lut un compliment délicat et bien tourné. Monseigneur y répondit affectueusement et paternellement,



n'oubliant pas de nous accorder une demi-journée de vacance. Après le dîner, les trois groupements musicaux de la Maison offrirent à Monseigneur un concert de toute beauté. La fanfare, sous la direction de M. Revaz, le chœur-mixte, sous Celle de M. Broquet, se produisirent tour à tour. Puis l'orchestre, excellemment conduit par M. Matt, joua le Concerto pour la nuit de Noël, de Corelli, avec une ferveur et un art qui font regretter qu'on ne puisse applaudir plus souvent une musique aussi émouvante et fine.



Voici la Fête-Dieu. On se souvient des processions de nos villes et de nos villages. Quand on assiste aux offices de l'Abbaye, il est fort douteux qu'on puisse trouver ailleurs plus de splendeur liturgique et plus de beauté dans les chants. La procession elle-même, si elle ne revêt pas le déploiement qu'on admire ailleurs, est tout simplement belle, édifiante. Les deux repositoires, l'un dû au talent de M. Peiry, et l'autre à la ferveur des Dames de St-Augustin, étaient remarquables de finesse et de goût.

Le 18 juin : promenade à la montagne. Ne doit-on pas profiter du beau temps ? Et de quel temps nous jouîmes ! Un soleil, mes amis, un ciel ! Et pas une goutte de pluie pour faire mentir la tradition. Il y eut bien l'aventure de ce pauvre Justin qu'une syncope terrassa de grand matin, le caillou qui ne put faire qu'un petit trou dans le crâne de Cottier — quel crâne puisque c'est le caillou qui se partagea en deux ! — et d'autres prouesses d'ordre secondaire, mais, en bref, la journée fut idéale et seul Gérard en conserve un souvenir mélangé car il est inconsolable à la pensée que les petits Allemands l'ont pris pour un de leurs congénères.

Maintenant, vite la saint Louis, la maturité orale, les derniers examens et les vacances. On en jubile et M. Bussard encore plus car il soupçonne dans toutes les mains qui se tendent vers lui la présence d'un affreux serpent...
Théodore